

Le vertige de la connaissance

Comment la connaissance du fonctionnement intime du vivant peut être source de fascination et structurer ultérieurement l'exercice du métier de médecin et la relation au politique.

Diderot et les encyclopédistes veulent, par la synthèse des connaissances, contribuer à propager le bonheur de l'humanité. Ils considèrent que la lumière de la connaissance contribue à lutter contre l'obscurantisme de la religion.

Ainsi, ils opposent la liberté que procure le savoir à la règle et à la contrainte qu'impose l'église. En cela, les études deviennent un outil de lutte sociale.

C'est par un cours basique de philosophie que devraient commencer les études de médecine.

Pauvres enfants, souvent issus des classes sociales favorisées, que l'on a préparés depuis le collège, voire le primaire, à faire partie de la classe dominante et à qui l'on a expliqué qu'il fallait être généreux avec les plus fragiles, ce qui est un des moyens les plus pervers de se mettre au-dessus de la masse des concitoyens. Ces jeunes arrivent sur les bancs d'une prestigieuse université. Là encore, ils sont au dessus du lot : Il y a la FAC... et la faculté de médecine à part. De plus, avec un concours réputé difficile en ligne de mire, comment ne pas se sentir supérieur, cela est profondément humain. Comment ne pas aborder les cours avec un regard biaisé, comme une corvée à ingurgiter pour parvenir à un lendemain plus souriant ? La plupart des étudiants sont contents quand des cours « sautent », quand des sujets ne seront pas aux examens. C'est une course pour avoir un diplôme le moins difficilement possible. Et pourtant, quelle émotion de comprendre l'enchaînement de l'enseignement. J'ai toujours été admiratif de l'intelligence de la structuration de nos cours. Je me souviens d'être souvent sorti de cours de cytologie en tremblant d'émotion d'avoir eu la chance de pouvoir comprendre comment cela marchait.

Par exemple, en deuxième année, en deux jours, nous avons eu un cours d'anatomie expliquant par des magnifiques dessins faits à la craie, en couleur, au tableau comment les muscles pouvaient provoquer un mouvement en imprimant des forces aux os par l'intermédiaire des tendons. Deux heures après, en cytologie, nous explorions les confins de la cellule musculaire, de son fonc-

tionnement magique où les influx nerveux, par une dépolarisation, provoquent une contraction de ce muscle ; nous découvrons avec stupéfaction la magie de la dépolarisation de la paroi cellulaire permettant le passage du calcium dans la cellule. Ce n'est que l'après-midi que le biochimiste nous expliquait les réactions moléculaires dans les mitochondries permettant ce petit miracle, comment transformer une réaction d'oxydo-réduction en énergie. Et enfin, pour parfaire le spectacle, il fallait attendre le lendemain pour que le biophysicien nous entraîne dans les méandres de l'atome, à la poursuite de ces électrons dont le transfert est à l'origine de ces réactions biochimiques. On peut se demander si cela sert à quelque chose d'avoir accès à tant de connaissances, si cela sert à quelque chose de pouvoir imaginer ce qui se passe à une vitesse infinie, au niveau moléculaire et atomique, mais comment ne pas avoir le vertige devant cette chance de découvrir le pourquoi et le comment des choses.

Le métier de médecin me semble indissociable de ce vertige. Il s'agit de la même structuration en cascade qui nous permet d'approcher la problématique du patient. C'est cette curiosité (pathologique) qui nous pousse à aller au-delà de la recette apprise par cœur, à chercher au-delà du symptôme la cause du malaise, de la maladie. Avoir conscience de l'enchaînement de réactions de l'atome au déplacement du bras aide à construire une autre écoute, une autre approche du souffrant. Imaginer que chaque geste puise sa source dans un enchaînement complexe de choses très simples nous aide à ne pas agir trop vite, à laisser ressortir l'essentiel au travers de l'évidence première. Cette démarche est vraie aussi en politique, chercher derrière les certitudes, affirmer les motifs réels des actes des dirigeants, les intégrer à leur psychopathologies. C'est peut-être ce que voulaient nous transmettre les encyclopédistes : apprendre, apprendre, et encore chercher à apprendre pour pouvoir lutter, pour pouvoir résister. ■

Jean-Louis Gross,
médecin généraliste